

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 31

Artikel: Une école de barbiers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conte de Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le comte de Paris
pendant la Révolution de 1848.

Le comte de Paris, qui fait tant parler de lui depuis quelque temps, était encore enfant quand éclata la révolution qui détrôna son grand-père, Louis-Philippe. Il n'avait alors que 9 ans.

Les Tuilleries étaient envahies par le peuple. Le roi, en habit noir et en chapeau rond, appuyé sur le bras de la reine en grand deuil, s'échappait en toute hâte à pied par la partie du chemin qui longe la rivière, pour atteindre une voiture de place à un cheval, qui l'attendait aux Champs-Elysées.

Pendant que le roi fuyait Paris, pour errer ensuite de ferme en ferme sur les côtes de Normandie, la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres, se rendait à la chambre des députés. Elle venait, disait-elle, se mettre, elle, pauvre veuve, avec ses enfants, entre les bras de la nation. L'agitation était inexplicable. Dupin paraît à la tribune pour proclamer l'abdication du roi en faveur du comte de Paris, avec la régence de la duchesse d'Orléans. Quelques bravos se font entendre ; mais bientôt des voix nombreuses crient : *Un gouvernement provisoire ! MM. Marie et Crémieux appuient cette demande. Vire la république !* crie la foule...

La duchesse d'Orléans avait essayé de parler, mais la confusion, le tumulte avaient étouffé sa voix. Le danger allait croissant pour elle. Aussi elle est promptement entourée par un grand nombre de députés qui lui font un rempart de leurs corps, et l'entraînent à demi évanouie par un couloir particulier.

Au sortir de la chambre des députés, le petit duc de Chartres fut séparé de sa mère. Un garçon boucher s'en saisit et l'emporta, criant, dans un transport de rage : « Il faut que je l'étrangle ! » L'enfant restait assez calme : « Où est maman ? je veux aller vers maman », s'écriait-il. Enfin on parvint à les mettre en lieu sûr. Son frère, le comte de Paris, emporté par un petit escalier, se trouva un moment dans l'obscurité. « Mais que va-t-on me faire ? » s'écriait-il, ne reconnaissant pas la personne qui le portait dans ses bras ; « si l'on doit me tuer, je veux le voir ! »

Restée quelque temps cachée, la duchesse d'Orléans dut prendre la fuite, dénuée de tout, donnant au monde une nouvelle preuve de la vanité des grandeurs humaines.

Auberges. — On sait que le Conseil fédéral a adressé dernièrement aux cantons une circulaire explicative, au sujet du droit qui leur est conféré par l'article 31 de la Constitution fédérale, de s'opposer à l'augmentation du nombre des auberges lorsque les besoins d'une localité ne l'exigent pas. A cette occasion, il est curieux de rappeler que cette même question avait déjà préoccupé les Conseils de la République helvétique. Dans la séance du 14 septembre 1798, quelques orateurs, propriétaires de vignes, réclamaient pour chaque producteur le droit de vendre ses produits à sa guise, toute restriction au droit de vendre vin étant à leurs yeux un attentat à la liberté.

Carrard montra dans la moralité l'avantage général. Il rappela la protestation de diverses communes contre l'établissement de cabarets sur leur territoire, les regardant comme une source de ruine. « L'occasion séduit, ajouta Houber, le goût de la boisson augmente, il ne diminue jamais. » Mais nul ne parla plus éloquemment que L. Secretan, avocat, depuis lors conseiller d'Etat du canton de Vaud, landammann et enfin président du Tribunal d'appel : « La liberté a pour objet le bonheur du peuple, ou je n'entends rien à la liberté. Quest-ce qui fait les familles malheureuses, les pères paresseux, les filles corrompues, les ménages mécontents, les citoyens vicieux ? le vin. Quest-ce qui fait les ivrognes ? l'occasion. Diminuez les occasions du mal, de la corruption, de la ruine. Une semblable restriction ne s'appelle pas despotisme, mais prévoyance, sagesse, loyauté, amour de la patrie. »

Une école de barbiers.

Un de nos abonnés nous écrit :

« La boutade que vous avez publiée dernièrement, relative à un garçon coiffeur qui se formait la main en rasant des Savoyards, me fournit l'occasion de vous raconter comment ce métier s'apprend à Paris.

Les patrons parisiens ne font pas d'apprentis ; les jeunes gens qui se destinent à la carrière du rasoir et des ciseaux vont faire leurs premières armes aux Invalides. C'est sur les têtes et sur les figures de ces vieux braves que ces jeunes gens vont s'exercer. Ils commencent par aller travailler dans la salle où sont les plus infirmes, les gâteux et les paralysés. Là, ils peuvent y aller carrément. Ils peuvent couper, écorcher impunément ; la plupart de ces

pauvres vieux ne sentent rien ou à peu près rien. Un de ces garçons me racontait qu'il avait tellement massacré le premier invalide qu'il avait rasé, que le malheureux lui dit : « On a des chances de revenir indemne d'un champ de bataille, mais, avec toi, on est toujours sûr de laisser un morceau de sa peau. »

Il est vraiment pénible de penser que ces vieux soldats, ces vieux débris de gloire, après avoir perdu quelque membre au service du pays, servent encore d'instruments d'opération aux apprentis coiffeurs.

S'il existait des invalides à la tête de bois, je comprendrais qu'on pût les mettre entre les mains de ces jeunes gens. Malheureusement, l'invalide à la tête de bois n'existe que dans la chanson populaire.

J'ai moi-même interrogé à ce sujet le maître perruquier des Invalides, auquel les besoins du service imposent l'obligation d'avoir recours à de tels auxiliaires. Les règlements l'y autorisent, du reste. Chargé de couper les cheveux à 250 invalides tous les quinze jours et de les raser deux fois par semaine, il est évident que, seul, il ne pourrait jamais en venir à bout.

Les appointements alloués pour cette besogne ne sont pas en outre très élevés : huit sous par mois et par homme ! Voilà un abonnement bon marché.

Dans ces conditions, le maître perruquier est bien obligé de prendre des jeunes gens qui l'aident dans sa besogne et qui augmentent ses ressources par le prix de l'apprentissage qu'ils lui payent. »

Histoire d'on zon-na-na.

La timballa, lo tambou dè bassa, lo zon-na-na, l'est tot on. C'est lo râi dâi instrumeints po bin marquâ lo pas ; et dâo teimps dè noutrè brâvès vilhiès musiquès militérès, on avâi bin meillâo teimps à martsi qu'ora, qu'on est d'obedzi, pè pou qu'on ouïe on bocon du, ào qu'on sâi dâo quatriémo ploton de la derrâire compagni, de teindrè lo cou et de sè teni la man derrâi l'orolhie po ourè lè *tu, tu*, dâi trompettès, et onco qu'on n'est pas fotu dè rein ourè quand l'est qu'on bataillon sè corbè à n'on cárro dè tserrâire, tandi qu'avoué lo zon-na-na, cein portâvè à dué pipâ dè tabâ.

Dè tot teimps lè Vaudois ont z'u dâo goût po cé gros uti, et mè rassovigno quand y'éte petit bouébo et que y'avâi 'na danse per tsi no, faillâi coute qui coute la timballa po accompagni lè musicârès qu'étiont trâi : on trompettârè, onna ioula et on épouffârè ; et ion dâi valets dè la jeunesse on pou mâlin, sè peindâi la timballa ào cou et rolhivè dessu dè la man drâite, tandi que tegnâi de la gautse on blosset dè petitès brantsès que l'avâi trait à 'na remésse dè biola et que l'appoyivè contrè l'autra pé po que cein fassè on bocon *bzzz*, po reimplaci lè pliaquès.

Ora, po ein reveni à me n'histoire, vaitisé :

L'abbâyi que sè dévessâi férè entrè lè fénésons et lè messons, volliâvè bailli adrâi balla, kâ diabe lo mein dè dix musicârès lâi dévessont êtrè po la pararda. Cliâo musicârès, qu'étiont quasu ti dâo veladzo, formâvont 'na sociétâ qu'on lâi desâi

l'*Union trompettale*, et ma fâi lè fasâi rudo bio oûrè. Se l'aviont z'u lo zon-na-na, l'ariont déboquâ ti lè coup la sociétâ dè l'*Echo dâo Bombardon*, dè Bon-tavant.

Du grandteimps l'aviont einviâ d'avâi on tambou dè bassa ; mâ cein cotâvè gros et n'iavâi pas mèche ; et portant lâi avâi dein lo veladzo on lulu, tapa-seillon dè se n'état, qu'avâi z'âo z'u étâ timballier dè la musiqua militére dè la Combâ et qu'étai on tot fin po tapâ dè la maillotse. Mâ n'étai pas on tapa-seillon que va roudâ lè veladzo po remettre dâi sacllio ài bagnolets et po repeltassi lè vilhiès terrinès ; l'étai coumeint quoui derâi on tapa-seillon monsu, que fasâi lo nâovo et que tegnâi boutequa.

Tot parâi l'abbâyi approtsivè et tsacon sè desâi que faillâi lo zon-na-na po la pararda, dè manière que lo comité dè l'abbâyi décidâ d'atsetâ onna timballa, po eimbelli la fêta ; et quand l'afférè eut étâ votâ, lo président et lo vice-président qu'étai ein mémo teimps chef et clérinette dè la trompettala, s'en alliront trovâ lo tapa-seillon po lai dévezâ dè l'afférè, kâ on aitsiè pas on tot instrumeint coumeint on paquiet dè tabâ, et po pas sè laissi einguiusâ, faut cognâitè la partiâ, kâ s'on allâvè atsetâ on zon-na-na que vo fotè dâi bêmo ào maitteint de 'na mazurka ào que séyè d'on bêcarre pe bas què l'ordonnance, atant rein, kâ cein porrâi férè férè dâi fausssets ào bombardon ; et l'est porquiè faillâi cein férè atsetâ pè lo tapa-seillon, qu'étai on vretablio zon-naniste, vu que l'avâi mémameint tenu on solo tot solet à n'on dinâ d'officiers, on iadzo que lè z'autre aviont perdu la nota. La timballa dè la musiqua dâi Combâ avâi cotâ 145 francs ; et po avâi oquie de plie cossu, lo comité dè l'abbâyi déciida dè mettrè 150 francs et dè payi la dzornâ, lo voïadzo et lè frais ào tapa-seillon, que dévessâi parti lo surleindéman po férè ell'eimplietta à Dzénéva, pliace dâo Molâ, iô dévessâi lâi avâi 'na bou-tequa dè brique-à-braque.

(*La suita degando que rint.*)

Tous nos lecteurs se souviennent d'une nouvelle intitulée : *Bijou d'or*, que nous avons publiée dans le courant de mars et qui a été accueillie avec grand intérêt. L'auteur, M. Muller-Darier, de Genève, a bien voulu nous favoriser d'une autre production qui n'aura pas moins de succès. *Sami*, qui est une histoire essentiellement vaudoise, dont le héros existe encore et vit dans le pays, est, pour ainsi dire, une suite de *Bijou d'or* ; le récit est fait devant le feu du même chalet du Jura.

SAMI

...Le pâtre raviva le feu en y jetant des branches de sapin et de genièvre. La gourde de rhum repassa à la ronde. Le bûcheron Sami, un géant roux, à la puissante ossature, l'air placide, s'essuya la bouche du revers de sa manche, toussa et d'une belle voix joyeuse, au timbre chaud, nous fit le récit suivant :

« En 1870 j'étais à Paris, garçon à tout faire chez un farinier allemand, à la rue du Paon-blanc. Trente-cinq francs par mois, nourri, couché et blanchi... contre les sacs. Le patron, un pingre, vous faisait bûcher dur. Je passais mes dimanches à mettre de l'ordre dans le magasin, puis avec ça la patronne vous faisait une étour-